

Le cinéma du fantasme

A propos de « je veux juste en finir » de Charlie Kaufman

D'après le roman d'Iain Reid

Voilà un film qui ne se livre pas de lui-même. Il appelle l'interprétation. Sans elle, on sort du film éventuellement intéressé, voire émerveillé, mais paumé, comme beaucoup de spectateurs et critiques qui ont laissé une appréciation très négative. C'est d'ailleurs le projet explicite de l'auteur du roman qui a inspiré le film autant que du réalisateur : ne pas donner toutes les clefs.

Si histoire il y a, elle tient en peu de mots : Jake entreprend un voyage en voiture chez ses parents afin de leur présenter sa nouvelle petite amie Lucy. Au retour, il insiste pour faire un détour pas son lycée de jeunesse, dans lequel il disparaît. Lucy va le chercher mais ne rencontre que le concierge dans cet établissement totalement vide. Elle et Jake se dédoublent soudain pour danser un magnifique pas de deux dans les couloirs et le gymnase. Le concierge intervient pour les séparer. Image de fin sur la voiture couverte de neige au petit matin.

Les conversations dans la voiture ont pu apparaître à certains interminables et ennuyeuses. Pas pour moi, qui les ai trouvées fortement intéressantes par les thèmes abordés. Notamment, cinéma dans le cinéma, un dialogue autour du film de John Cassavetes, « une femme sous influence ». Je n'ai pas m'empêcher de faire le lien avec la situation du couple. Lucy est-elle sous influence ? ne cherche-t-elle pas à s'en dégager ? Ce que j'ai retenu de ce film vu il y a bien quarante ans, c'est le « faire semblant » du mari qui s'acharne à réinventer une normalité qui n'est plus.

Mais la réalisation évoque plutôt le « Mulholland Drive » de David Lynch.

Lucy, en voix off se présente comme la narratrice. Elle nous dit ce qu'elle ne dit pas à Jake. Entre autres, qu'elle se demande ce qu'elle fout là, car elle n'est pas spécialement amoureuse. Et au fur et à mesure de l'avancée du film elle nous dit, que non, décidément, elle n'aura pas d'avenir avec Jake. D'où le titre : j'ai juste envie d'en finir. Avec cette histoire ?

Pourtant une telle formule évoque le suicide, et la voiture enneigée sur le parking du lycée, à la fin, peut laisser penser qu'elle s'est laissée mourir de froid à l'intérieur. Mais aucune certitude : nous n'avons pas toutes les clefs, et ceci n'est qu'une hypothèse.

Toujours est-il que, pour ce voyage, elle fait plus ou moins semblant. Plus ou moins car elle ne sait pas trop. Elle a bien encore quelques réserves de tendresse pour Jake. Semblant de quoi ? De continuer à croire à un amour de longue durée, sanctionné par le fait d'être présentée aux parents de Jake.

C'est justement à l'arrivée chez les parents que j'ai commencé à douter. Le jeune couple arrive au rez-de-chaussée et à l'appel de leur fils, les parents répondent qu'ils sont à l'étage. Ils mettront un temps infini à descendre. Quelque part, ça ne fait « pas vrai ». Des parents n'accueillent pas comme ça leur fils. Quand ils descendent enfin, on découvre un couple pour le moins bizarre. La mère, visiblement très mal à l'aise, est parcourue de tics. L'inculture rigolarde du père apparaît presque caricaturale. Et puis, à mesure que le temps passe, ils apparaîtront successivement à trois âges de la vie différents. Dans l'âge mûr, l'âge de l'enfance de Jake, puis vieux, et enfin très vieux et ayant perdu pas mal de leurs moyens.

Là, j'ai compris : le film suit une logique de rêve. Depuis bien longtemps, j'ai l'habitude de revoir mes parents en rêve, et ils ne sont jamais présenté au même âge. En fait c'est très logique : j'ai retenu ces divers âges de la vie qui sont donc présents simultanément ma mémoire,

en états superposés, comme en physique quantique. Et, le croirez-vous, lorsque les parents demandent à la fiancée ce qu'elle fait, elle répond qu'elle étudie la physique quantique. Mais à un autre moment, elle explique qu'elle est peintre ; elle leur montre même de ses œuvres sur son smartphone. Autre état superposé.

Pendant que le jeune couple attendait les parents, Lucy a eu l'occasion de découvrir une porte marquée de griffures impressionnantes. Jake explique que c'est la cave, il ne faut pas y aller, elle est condamnée. N'empêche, ça accentue le malaise. Je me suis dit qu'il avait dû se passer bien des choses horribles dans cette cave. Y a-t-il été enfermé ? est-il un enfant battu ? Son mutisme et son agacement devant le comportement de ses parents milite en ce sens.

Profitant d'un moment d'inattention de la famille, Lucy, piquée par la curiosité, descend dans la cave. J'ai anticipé une angoisse devant ce qu'elle allait trouver : lieu sordide ? instruments de tortures ? que nenni, le réalisateur fait très bien son boulot, distillant un climat de sourde anxiété pour le dégonfler au plus vite. Il n'y a là qu'une chambre d'ado. Au mur, des affiches annonçant les expositions d'un peintre connu : on reconnaît les œuvres qu'elle a montrées sur son smartphone comme étant les siennes. Des paysages en clair-obscur, assez fins. Au pied du mur, des toiles d'amateur visiblement malhabiles. Elles sont signées « Jake ».

Cette fois, plus de doute possible : Lucy, c'est Jake. C'est ce que je me suis dit à ce moment-là. C'est elle qui fait un pèlerinage chez ses parents. C'est elle qui plonge dans ses souvenirs, c'est-à-dire dans la « cave » qui n'est qu'une métaphore pour les souvenirs enfouis. Effectivement, avec des parents pareils, ça n'a pas dû être rose tous les jours, au point que dans le fantasme et sans s'en rendre compte, elle se voit en bleu : en ce garçon qu'elle nomme Jake. J'ai tellement entendu l'histoire de la part d'analysantes, que c'est l'association qui m'est immédiatement venue. J'ai tellement vu ce type d'histoire au cinéma, que ça confirme ; des histoires de femmes qui se déguisent en garçon pour s'en sortir.

De quoi ? de la déception des parents d'avoir eu une fille, sentiment aujourd'hui bien caché, parce que politiquement incorrect, mais beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit.

Dans la voiture, elle avait expliqué à Jake : Quand on veut prendre un pot tranquille quelque part, si on est une fille, le seul moyen de pas se faire emmerder par les hommes, tu sais ce que c'est ? c'est d'avoir un homme. Remarque pertinente à laquelle j'exprime mon infinie solidarité.

D'où il découle l'autre interprétation possible : si le moyen de s'en sortir, c'est d'être un homme, ça peut être aussi d'avoir un homme et le Jake pourrait être un fiancé inventé de toutes pièces. Et de le faire revenir chez les parents pour voir si l'accueil de ceux-ci serait différent parce que c'est un garçon.

Pas besoin de choisir entre les deux points de vue : faisons confiance à la piste que nous indique le réalisateur, celle de la physique quantique et des états superposés.

Nous sommes donc dans le rêve ou dans le fantasme, c'est pareil. Indice supplémentaire proposé par le réalisateur : quand Jake parle de son chien (sensé être responsables des griffures sur la porte de la cave), un brave chien noir et blanc se présente à la porte et se secoue pour enlever la neige de ses poils. Sauf qu'il se secoue un peu trop longtemps, et en plus, on voit la même séquence deux fois. Autrement dit : dans le fantasme, on peut faire apparaître ce qu'on veut quand on veut.

Lucy ne cesse pas de répéter qu'elle veut rentrer, qu'elle a du travail, qu'elle a besoin de sommeil. Jake retarde au maximum le moment de partir. Si les deux sont la même personne, ceci reflète son ambiguïté : en tant que fille, elle a hâte partir et en tant que garçon, elle préférerait rester. Si Jake est un fiancé inventé, alors elle lui donne une appétence plus grande pour ses parents. Si ce sont quand même deux personnages différents, alors se rejoue la question de « la femme sous influence », entre l'influence de son fiancé sur elle, elle-même téléguidée par l'influence de ses parents sur lui. Ce qui revient à l'influence sur elle de ses parents, qui auraient voulu la voir garçon.

Au moins trois films en un.

Quand enfin Jake se décide, les conversations reprennent de plus belle dans la voiture. Jusqu'à ce que Jake décide de faire un détour par son lycée. Lucy fait remarquer qu'on est dans un coin paumé de la cambrousse, il ne saurait y avoir un lycée à cet endroit. De plus, on est en pleine tempête de neige. Nouvelle montée d'angoisse : mais qu'est-ce que c'est que cette lubie de Jake ? n'entend-il pas les supplications de Lucy qui veut rentrer ? qu'est-ce qu'il manigance ? Le réalisateur m'a fait oublier un temps qu'on est dans un rêve, qui peut faire se jouxter les objets les plus éloignés. Ce qui les rapproche, c'est la dérive de l'exploration de la mémoire. Les glissements de la libido.

C'est la nuit, le parking de l'établissement et désert. Jake sort pour se débarrasser de deux milkshakes dans une poubelle. Il ne revient pas. Angoissée (et moi avec), lassée de l'attendre, Lucy sort de la voiture pour l'appeler. La porte se referme ; elle ne peut plus l'ouvrir.

Piégée dehors, dans le froid et la tourmente. Redoublement de l'angoisse. Elle n'a plus qu'à aller se réfugier dans l'établissement.

Avec le recul de l'interprétation, j'entends : son côté « Jake » luttait contre son côté « Lucy ». Le premier voulait retrouver des souvenirs du lycée, vraisemblablement de très mauvais souvenirs. Ce pourquoi le côté « Lucy » opposait de la résistance, comme quelqu'un qui a du mal à se souvenir de ses rêves. Mais, si c'est bien le rêve de Lucy, elle met en scène une circonstance qui l'oblige à y aller.

Dans les couloirs déserts du lycée, elle appelle son fiancé. Personne. Désespérée, elle finit par s'écrouler dans une encoignure de porte, repliée sur elle-même en position quasi fœtale. Elle a eu du mal à accepter, mais voilà, son rêve l'y a amené ; son rêve, c'est-à-dire son côté le plus enfoui d'elle-même, structuré par une aspiration à retourner au ventre de la mère. C'est là que la trouve le concierge, que l'on avait vu depuis le début du film, dans des flashes, toujours nettoyant consciencieusement le sol de l'établissement. Il continue dans cette tâche immuable, mais c'est alors que Jake, qui est plutôt moche comme garçon, apparaît se dédoublant en un jeune et beau danseur. Lucy se duplique à son tour en une belle ballerine et ils entament un magnifique pas de deux.

La nuit et la neige avait cantonné ce film à un presque noir et blanc. Revoilà des couleurs, aussi flamboyantes que la danse, réminiscence d'un amour oublié. Les danseurs dérivent jusqu'au gymnase. Maintenant, il neige à l'intérieur.

Rasséréiné par la beauté du spectacle qui mettait un baume sur les angoisses successives déclenchées par le réalisateur, je me suis dit, avec mon interprétation en tête : oui, mais si elle a eu tant de mal à y venir, c'est qu'il y a baleine sous gravillon. Cette histoire va mal finir. Il va y avoir un viol ou quelque chose comme ça. Le beau fiancé va vouloir lui sauter dessus un peu trop tôt et voilà un autre trauma venant se rajouter à celui du désir de ses parents.

Eh bien non. Voilà qu'un troisième danseur vient tenter de les séparer. Pas facile de le reconnaître dans la rapidité des mouvements et l'enlacement des trois corps. Mais il me semble bien que c'est le concierge. Du coup, il me vient qu'il ressemble furieusement au père. Et voilà me dis-je : le trauma n'est pas un viol, mais le refus du père de la laisser vivre son histoire d'amour. En effet, il finit par tuer le prince charmant. Très belle invention du réalisateur, qui nous rappelle encore une fois le caractère onirique de ce que nous voyons : à terre, le danseur émet des foulards rouges figurant le sang.

Trauma certes, mais enjolivé par le metteur en scène du rêve, c'est-à-dire la jeune femme, qui se confond avec le réalisateur du film.

Et le concierge, fidèle à sa tâche, passe la serpillière sur la neige et le sang. C'est donc le surmoi, celui qui censure, qui édulcore ou fait oublier les traumas. Le surmoi, qui se confond souvent avec le père, empêchant l'accès à la mère, ou par jalousie œdipienne, barrant pour sa fille tout accès à un amant qui n'est pas lui. Peut-être était-ce donc seulement le surmoi de Lucy, auquel elle donne la figure de son père. Peut-être ce dernier n'a-t-il rien empêché explicitement,

mais c'est elle qui a « tué » son amant pour faire plaisir à ce père en lui restant fidèle. Peut-être en a-t-elle profité pour tuer le garçon qu'elle aurait voulu être, toujours pour faire plaisir à ses parents. Ce qui va avec une préférence pour le père.

En finir avec quoi, donc ? Peut-être bien avec cet Œdipe qui l'a empêché d'avoir une vie sentimentale et sexuelle bien à elle. Peut-être aussi avec cette impossibilité d'assumer son sexe. Parfois, on en finit grâce à une analyse, par une exploration des fantasmes telle qu'on nous l'a présentée ; parfois par un suicide, qui était mon interprétation de la voiture sous la neige. Dans cette dernière, elle ne serait jamais rentrée dans l'institution, mais aurait rêvé tout cela en dormant dans le froid.

Eh bien j'ai tout faux.

Quand j'ai lu des interviews de l'auteur du livre, et du réalisateur, j'ai vu que ce n'était pas du tout leur intention. Pour eux, Jake est le personnage principal et Lucy est une fiancée inventée. La tromperie principale de la réalisation réside dans le fait d'avoir confiée la voix off à Lucy. Cela refléterait la difficulté de Jake à sortir de l'influence familiale, et de son impossibilité à se trouver une femme. Ça me permet d'inclure dans mon interprétation un passage de la fin du film que j'avais eu un peu de mal à inclure dans la logique : Jake, très âgé, reçoit à Stockholm le prix Nobel de physique. Or, c'est Lucy qui était censée étudier cette discipline. Alors peu importe, Jake est bien le même personnage que Lucy, avec des aspirations de réussites, autant dans la vie sentimentale que dans la peinture et la physique quantique.

D'ailleurs, au moment du Nobel, le discours de Jake dérive vers le récit de son enfance, et un décor représentant sa chambre apparaît sur scène, dans lequel il se met à évoluer tout en continuant à parler au public, élevé au rang d'analyste.

Très bien : cela fait un quatrième film possible, superposé à ceux que j'ai déjà développés. Je n'ai pas faux du tout. J'ai joué le jeu proposé par les auteurs, qui, en donnant des pistes très ambiguës, autorisent les interprétations multiples. Ce que j'ai dévoilé des fantasmes de Lucy peut aussi bien s'adapter à la personne de Jake : lui aussi serait coincé dans son histoire avec ses parents et aurait mis en scène un amour impossible avec une fille imaginaire. De son côté il aurait aussi bien pu s'identifier avec cette fille, ce qui permet de lutter contre la castration en la produisant lui-même. Son père l'empêche d'aller avec une fille, c'est une castration : alors il ne lui reste plus qu'à faire la fille, ou inventer avec elle une idylle qui aurait marché. Ou les deux.

Enfin, j'ai lu aussi que, finalement, Jake et le concierge n'était qu'une seule et même personne. Cinquième film. Puisque, depuis le début, on le voit à intervalles réguliers nettoyer le sol, on peut se dire que toute cette histoire est inventée par lui, rêvant pendant son travail. Un récit dans lequel il revisite sa vie, à plusieurs âges, avec ses parents, notamment son père auquel il s'identifie. Ayant raté complètement sa vie, il imagine que c'est lui, identifié à son père, à la censure, qui s'est empêché lui-même d'avoir une relation avec une femme. Victime de ce nettoyage, son seul destin reste donc de nettoyer sans fin, un peu comme Lady Macbeth après son crime. Dans la rencontre d'Œdipe et de son père au carrefour, dans le combat qui s'en suit, Œdipe gagne, il tue son père. Ici, c'est plutôt le père qui a tué le fils. Lorsque les pères soumettent les enfants à de trop grandes rigueurs, ça arrive. C'est une façon d'en finir.

Enfin, ces interventions indubitables du père peuvent laisser planer un autre doute sur l'identité de la fiancée : et si c'était la mère, jeune, époque de l'efflorescence œdipienne chez le petit enfant ?

mardi 15 septembre 2020